



La couverture

L'héritage

On ne fait pas... sans casser...

Les Yeux

# La couverture

Paul hésita, la main sur la poignée.

Il savait d'avance. Il redoutait déjà. Il inspira profondément. Puis entra, se dirigea droit vers la bibliothèque. Toujours le même rayon. Toujours le même livre.

Il ne put retenir un couinement.

Il était pourtant bien sûr de l'avoir remis à l'endroit, hier soir encore.

Et, comme les autres fois, au milieu d'un rang discipliné de reliures plein cuir de couleurs et de grains différents, celui-là lui offrait imperturbablement sa tranche de côté, jaunâtre et défraîchie...

Paul s'écroula sur son fauteuil à bascule. Le livre maudit...

\*\*\*

Enfin ! Enfin, il avait réussi à en trouver un exemplaire !

Il avait débuté « comme tout le monde »... Au ciné-club d'à côté. Avec les copains de lycée. Faust, Le cabinet du Docteur Caligari, le Golem ; Nosferatu le vampire et le premier panneau du film, dont les lettres estompées et tremblotantes le faisaient encore

frissonner « ...et les fantômes de la nuit vinrent à sa rencontre ». Et il y avait pris goût. Loups-garous, incubes et succubes n'avaient plus de secrets pour lui.

Paul avait réussi à se constituer, petit à petit, une bibliothèque assez complète. En débutant par Edgar Poe, Hoffmann et Seignolles jusqu'à des études plus ethnologiques et scientifiques. Pour commencer ensuite une petite collection d'objets ayant plus ou moins appartenu à des guérisseurs ou de prétendus sorciers, grâce à l'entremise d'un regrattier un peu louche mais efficace, mi-brocantier, mi-prêteur sur gage : œufs de serpent, crapauds desséchés, amulettes, pierres à serpent ; puis recueils de formules et scapulaires – plus difficiles à acquérir car souvent liés à un don ou un sortilège. Jusqu'à négociier – à quel prix – une édition du XVIII<sup>e</sup>, de deux livres mythiques cités par tous les écrivains fantastiques : *Les Secrets du Grand Albert* et *Les Secrets du Petit Albert*. Deux petits volumes reliés de cuir noir et annotés par leur précédent propriétaire, un vieux curé à la retraite.

Mais il lui manquait encore Le Secret des Secrets, le Véritable Grimoire : *Les Clavicules de Salomon* ! Il aurait donné – oh, pas son âme, quand même ! Mais bien la moitié de sa collection pour en avoir une édition de 1645.

Et voilà que son fournisseur préféré lui laissait entendre que, peut-être... quelqu'un... qui ne voulait pas donner son nom... accepterait de se dessaisir... mais qu'il ne voulait pas le « transmettre » à n'importe qui... Paul dut accepter une rencontre assez bizarre, au fin fond d'une campagne, un soir de pleine lune, prévenu au dernier moment. Il n'était pas encore assez mordu pour ne pas ressentir le ridicule de la situation, mais quand on aime...

Le jour venu, son intermédiaire vint le chercher en voiture. Au bout de quelques kilomètres, il voulut lui bander les yeux. Paul voulut se rebiffer. Mais le conducteur effectuant immédiatement un demi-tour, il accepta finalement, en haussant les épaules.

Il n'était pas Sherlock Holmes. Quand le véhicule s'arrêta, il n'avait pas calculé le nombre de kilomètres, ni repéré de bruit caractéristique. Le conducteur lui demanda de ne pas descendre ; fit le tour de son véhicule, ouvrit la portière. Il prit Paul par le bras et le sortit avec si peu de ménagement que Paul se cogna la tête. Tout étourdi, il fut prévenu qu'à la moindre question, on rebrousse chemin derechef.

Il lui fallut ensuite marcher quelques minutes. On entra dans une maison, il faillit trébucher sur le seuil, puis on lui poussa une chaise dans les jambes. Il s'assit et attendit.

Son accompagnateur lui annonça de sa voix geignarde qu'il se retirait, mais qu'en aucun cas Paul ne devait enlever son bandeau. On l'observait, et le moindre geste d'indiscrétion mettrait fin à la négociation. *Mon Dieu*, mais que de précautions, pour un simple recueil de recettes de magie, si mythique soit-il ! D'autant qu'on en trouvait facilement des réimpressions, il en possédait même une de 1825 !

Il entendit soudain une porte grincer. On devait être dans une grande pièce : des pas lourds et lents résonnèrent durant de longues secondes. On lui faisait le grand jeu. Paul n'était pas dupe. C'était pour l'impressionner, et bien sûr tirer de lui un maximum d'argent – la magie n'excluait pas la vénalité, mais elle y mettait les formes. Il avait prévu son coup : le matin même, il avait vidé son livret d'épargne logement...

Le collectionneur eut soudain la sensation d'une forte présence, autrement prégnante que celle de son fournisseur. Il frissonna. N'était-ce pas une sensation très nette de froid qui se dégageait de l'inconnu ? *Allons, Paul ! Tu commences à te laisser embobiner*. On est dans un grand château, il y a des courants d'air, voilà tout.

Tout à coup une main large et puissante lui saisit la dextre. Un doigt épais traça des traits sur sa

paume. *Ca y est, on te fait le coup du pentacle<sup>1</sup> ! Laisse faire, si ça leur fait plaisir ! Ca fait monter les prix, c'est de bonne guerre !*

La présence effectua autour de lui un tour complet. On lui ressaisit la main, pour y déposer ce qu'il reconnut au toucher comme une couverture de cuir. Il s'attendait maintenant à ce qu'on lui annonce un prix, et qu'on marchande. Rien ne vint. Que ce pas pesant et lent qui s'éloignait. Le claquement d'une porte. Et le silence.

La voix mièvre du brocanteur résonna soudain près de lui :

- Ah ! L'affaire est conclue. Vous avez réussi à vous entendre. J'aime mieux ça. Bon, je vais vous enlever votre bandeau un moment. Vous pourrez constater que c'est bien l'édition promise. Attention, on m'a prévenu. Il ne faudra jamais laisser le livre ouvert sur une table, à l'envers ou à l'endroit, et le mettre toujours la tranche contre le mur et à l'endroit dans votre bibliothèque. Vous avez compris pourquoi ! Et puis vous allez me donner tout de suite ma petite commission, ça fait partie de la procédure !

---

<sup>1</sup> « Sceau magique ou talismanique représentant des figures géométriques (le plus souvent une étoile à cinq branches) avec des caractères hébraïques ou cabalistiques, des formules latines, censé symboliser et capter les puissances occultes » TLFi.

*La procédure !* Quelle mascarade ! Bien sûr que c'était le brocanteur qui s'était mis en scène, évitant soigneusement de parler, tout ça pour justifier une importante « commission ».

Toutefois, quand le bandeau fut enlevé, Paul dut constater qu'il s'était trompé. La pièce était longue, certes, mais pas aussi vaste que les pas auraient pu le laisser supposer. *Bopf*, il n'était pas un observateur hors pair, et avec un bandeau qui vous serre les yeux... En tout cas il tenait bien un exemplaire des *Clavicules* de 1645 ! Le pur bonheur...

- Dites, vous m'oubliez pas, hein ? C'est qu'il a été dur à trouver, celui-là. Et vu le prix du bouquin, moi, là, hein, je me fais facilement dans les... 10.000 balles.

Paul sursauta. Une belle somme, certes, mais dix, vingt fois au-dessous de la valeur réelle du livre. Tout ce tralala pour si peu ? Il compta ses billets. Regarda machinalement la main qui les saisit. Des doigts longs et fins, un peu mous, comme ceux des lézards. *Ah, il est pas gourmand, mais au moins, il sait soigner ses déguisements*, pensa Paul tandis qu'on lui remettait le bandeau.

Troublé, songeur, le collectionneur n'ouvrit pas la bouche tout le long du retour. 10.000 balles. « L'autre » ne lui avait rien demandé. Le brocanteur,

qui connaissait les cotes, s'était donc dessaisi d'un livre rare pour une somme ridicule. Et pourtant, il avait l'air très content de son affaire... Pas clair, ça, pas clair du tout. A tous les coups, c'était un livre acquis dans des circonstances suspectes. Ce qui faisait de lui un complice de recel, tout simplement. Que faire ? Rendre le bouquin, réclamer ses dix milles balles ? Il hésita jusqu'à ce qu'on le pose en bas de chez lui. Mais la passion du collectionneur fut la plus forte...

Seulement, désormais, Paul n'était plus *tout à fait* serein.

\*\*\*

La mauvaise impression s'estompa avec le temps. Paul était tout à sa jouissance, lisait, consultait sa nouvelle acquisition pour un oui, pour un nom. Jusqu'au jour où...

Jusqu'à ce matin de février où, après avoir travaillé ses *Clavicules* toute la nuit précédente à son bureau, il voulut s'en saisir à nouveau. Tiens, il devait être vraiment fatigué hier soir, lui d'habitude si méticuleux, pour avoir rangé son livre reliure contre le mur. Il fit bien attention, quand il le rangea entre ses deux Albert, de placer la tranche contre le mur.

Oui, mais... le lendemain, le livre était encore dans le mauvais sens.

Et depuis une semaine, le phénomène se répétait tous les matins.

L'imagination de Paul s'échauffa. *Bien mal acquis...* Mais non ! Un livre ne se venge pas tout seul. Un sorcier ne se rend pas justice à distance, balivernes d'esprits obscurs que la télékinésie. Et personne d'autre que moi n'entre dans cette pièce !

Mais soudain, il se souvint des pas lourds et lents, de la présence écrasante, des signes qu'on avait dessinés sur sa paume.. Et cette sensation de froid... Les recommandations du brocanteur lui revinrent à l'esprit : *ne jamais poser le livre ouvert sur une table.* Ce qu'il faisait pourtant tous les soirs en l'étudiant. « Vous savez pourquoi ! ». Non, à l'époque, il ne savait pas. 10.000 francs seulement. « L'autre » n'avait rien demandé. *Mon Dieu ! Et si ça n'avait pas été une mise en scène.. Et si le brocanteur avait vraiment cru toucher sa commission... Et si...*

C'est sa femme de ménage qui le trouva inconscient sur son fauteuil à bascule qui se balançait encore.

\*\*\*

Une ambulance venait de le ramener. Il fit quelques pas dans son appartement. Quelqu'un avait dû ramasser machinalement *Les Clavicules* et le poser sur le buffet de l'entrée. Il eut une moue de

mépris sur lui-même. Durant ces quelques jours de repos forcé, il avait bien dû s'avouer qu'il s'était monté le bourrichon. Il devait y avoir une explication rationnelle.

Il posa sur le vieux livre l'abondant courrier de la semaine, puis alla s'allonger. Il était encore un peu faible. Mais grâce à la présence d'esprit de sa femme de ménage et au SAMU, il avait été rapidement réanimé. Il entendit un bruit de clé, puis l'ouverture de sa porte d'entrée. *Ah, la brave femme !* Elle avait guetté son retour, s'était précipitée pour faire quelques courses. Elle vint lui dire bonjour rapidement, puis alla trafiquer dans l'appartement. Son devoir accompli, elle revint prendre de plus amples nouvelles.

Elle contempla son patron d'un hochement de tête affectueux.

- Ah, vous nous avez fait bien peur, monsieur Paul. On a bien cru que...

- Et si vous n'aviez pas été là au bon moment, Clotilde, on n'en discuterait peut-être pas aujourd'hui. *Je vous dois la vie.* Si, si. Je vous en serai toujours reconnaissant !

- N'en parlons plus, monsieur. C'était tout naturel, et vous auriez fait pareil à ma place ! Ca va mieux maintenant.

- Mais oui. Quelques jours de repos encore, et il n'y paraîtra plus. Vous avez fini le ménage, déjà ? Vous pourrez me remplir ma carafe, s'il vous plait ?

- D'accord, j'y vais. Vous avez votre repas au frigo. Oui, j'ai fini le ménage. J'ai fait la bibli. J'ai vu que vous n'aviez plus le bouquin, là – *les Clavicules de Salomon.*

Paul écarquilla ses grands yeux fatigués :

- Vous connaissez ça ?

- Ben voui, vous savez, à la campagne... Ma grand-mère m'en a raconté, sur ce livre. C'est pas des bonnes choses, ça, toute cette magie et ces malédictions. Je pouvais pas supporter de voir sa méchante couverture. Quand j'étais au salon, je la quittais pas du regard, elle m'empêchait de travailler. Alors, je la tournais, à chaque fois. Ah bé, c'est pas malheureux, monsieur, que vous vous soyez enfin débarrassé de ce mauvais livre...

*Clermont, 5 août 200?, nuit de pleine canicule*

# L'héritage

Le vieillard, dans un dernier souffle, tendit son maigre cou. Il agrippa le col de son neveu qui se penchait pour l'embrasser, et lui murmura :

- C'est le moment, fils !
- Le moment de quoi, tonton Phil ?
- Le moment du don, fils. Dans cette famille, y a que toi qui le mérite...
- Qui mérite quoi ?

Herve dut s'asseoir sur le lit, à la droite de son oncle. Épuisé, le vieux Philibert reposa sa tête chenue sur l'oreiller :

- Tu le sais bien que quand j'étais jeune, *j'arrêtais le sang* ?
- Oui, oui, tonton.
- Hé bé c'est grâce à la formule que j'ai, là, dans le petit scapulaire. Il... Il est à toi. J'ai pas un fils qui s'y est intéressé. Mais toi, au moins...
- Respirez, tonton, respirez...
- Toi, au moins, tu m'as écouté, quand... quand je racontais les histoires d'avant. Les autres n'y croyaient plus, là, avec les nouveaux *toupips*. Ils se

foutaient de moi. Alors, j'ai arrêté de les soigner, ces bandes de couillons. Mais ça marche toujours, tu... tu sais. L'année dernière, la vieille Augusta, elle était de mon temps, elle. Elle s'avait coupé le doigt du pouce avec sa faucille, je lui ai arrêté *la moragie* !

- L'hémorragie, tonton ! » sourit le jeune homme, attendri. Mais Philibert le reprit sévèrement :
  - La question n'est pas là, pauvre *pioustre* !
- Hervé, vexé, reprit son air grave :
- Mais elle nous en a rien dit !
  - Bien sûr, elle aussi elle avait trop peur de se faire moquer. Mais je te dis, moi, que ça marche encore.
  - Oui, tonton Phil, mais reposez-vous ! Vous allez vous *escaner*, là !
  - S'en fout ! C'est l'heure !
  - Tonton !
  - S'il te plaît, me prends pas pour un *pèc*. Surtout pas toi ! Tu m'aimes bien et tu m'as toujours écouté sans rire. Commence pas aujourd'hui !
  - Mais non, Tonton, vous savez bien que..
  - Oui, justement, je sais bien. C'est pour ça que c'est toi qui auras mon héritage. Faut pas que ça se perde, tu comprends ? D'ailleurs, ça reviendra, un

jour, tu verras. Et si c'est pas pour toi, ce sera... ce sera pour ton fils ou ton neveu. Tiens !

Philibert ouvrit péniblement le col de sa chemise nuit, se saisit de la goupille de son collier qu'il dévissa péniblement de ses doigts gourds. Son neveu voulut l'aider et avança une main charitable. D'un geste vif, Philibert mit le collier hors de portée.

- Malheureux ! Il... il ne faut pas le faire, ça ! Tant que je t'ai pas fait le passage, ça peut te porter malheur.

Impressionné, Hervé recula.

- Comme vous voulez, tonton. Moi, je voulais simplement vous aider...

- C'est pas grave, *manhac*, tu pouvais pas savoir. Ah, ça y est, je l'ai défait ce truc. T'as vu ce petit *saquet* ?

Hervé hocha la tête timidement. L'agonisant respira un grand coup et reprit.

- Allez vite, je sens qu'elle arrive. On n'a plus beaucoup de temps.

- Qui ça, Tonton, l'infirmière ? Mais pas encore, elle est passée il y a à peine trois heures !

- Ô *qué coulhon* ! Mais non, l'autre ! La faucheuse. Allez, approche-toi, que j'ai plus de force.

Les larmes montèrent aux yeux du jeune homme, confus de sa méprise.

- Oh, pleure pas, dis. C'est mon tour, voilà tout. Attends. Que je te dise. Un jour, tu l'auras peut-être besoin. Tu vois ce petit sachet ?...

Hervé ne voyait rien, tellement l'ancêtre enserrait son trésor dans sa main droite.

-... Dedans, il y a la formule. Tu ne dois l'ouvrir qu'au cas où tu as vraiment l'intention de prendre le mal sur toi - eh oui, ça fait mal un peu, faut bien que le diable se venge. Tu poseras la main gauche sur la plaie. Tu...

Philibert avala une maigre salive. Le petit voulut servir un verre d'eau que le vieux refusa sèchement :

- Pas le temps ! Écoute-moi bien ! Dans la main droite, tu liras le petit parchemin, en faisant bien *entention*, il est très très fragile Je le tiens de mon grand-père, lui...lui l'avait eu de son oncle aussi, tiens ! Puis tu liras le *tetste* à haute voix, trois fois. Tu ressentiras une légère douleur et pfuitt, l'autre, il ne sentira plus rien. Mais surtout, hé, jamais, tu m'entends, fils... Jamais tu te feras payer pour ça, hé ? C'est un don de Dieu, aussi. Et le don, ça ne se vend pas. Ça se donne, ou ça se transmet. Faudra pas le garder pour toi non plus, ou ton âme n'aura pas de repos...

- Mais tonton, je l'ai pas le don, moi !

Sans attendre de réponse, la main gauche du Philibert jaillit par dessus le drap et saisit le poignet droit du jeune homme. Celui-ci sursauta de stupéfaction : un étau de fer lui broyait les os. Les yeux du vieux se rallumèrent un bref instant, le temps de marmonner :

- Et prends garde, fils, on ne se traite pas *entre nous*. C'est maudit...

Puis il lui tordit le bras, lui fit un signe de croix dans la paume et y déposa le petit sac de tissu.

Le corps de l'oncle se tendit une dernière fois. Puis retomba inerte.

Soudaineté de la mort... Solennité du cérémonial... Crainte irraisonnée du surnaturel... Tout en frictionnant son poignet qui portait encore les stigmates rougis de l'étreinte, Hervé eut un long, long frisson...

La vie reprit, bien sûr. Dans la journée, par respect pour les dernières volontés de son oncle, Hervé portait le scapulaire sur sa poitrine, sans cependant y attacher d'importance. Mais le soir, avant de s'endormir, il ne pouvait s'empêcher de tenir longuement son « héritage » dans sa main droite...

Le temps s'écoula. Le souvenir était vivace, mais l'émotion s'assoupit. Hervé continua, par habitude, de porter le petit sachet, mais ce dernier perdit sa fonction sacrée. Jusqu'au jour où...

Hervé rentrait du travail à vélo. Au détour d'un virage, il entendit un gémissement. Il s'arrêta, vis une silhouette allongée dans le fossé. Mon Dieu, mais c'est Mathilde !

La vieille Mathilde... Personne ne savait plus son âge, pas même elle. Indestructible. La mémoire du village. Connaissant tout sur tout. Se trimbarrant par tous les temps sur son vieux vélo, de sa maison au marché, du marché chez les voisins, de chez les voisins à son bout de jardin, un peu en dehors du village, où « elle trafiquait les herbes », comme on disait. Avec ça jamais malade. Les automobilistes, quand ils l'apercevaient, effectuaient un détour prudent et respectueux. Car avec le temps, la pauvre ne roulait plus bien droit sur sa bécane. Mais certains vieux paysans avait toujours recours à « ses services ». Et cela, Hervé ne le savait pas...

Là, à l'évidence, c'était un étranger qui avait dû la bousculer. Elle gisait lamentablement, mélangée à son vélo, une plaie sanguinolente à la tête, à moitié inconsciente.

Instinctivement, Hervé porta la main à son collier. Que faire ? Dans un frisson, il finit par arracher la chaîne, ouvrit en tremblant l'enveloppe, déplia le petit bout de parchemin. Il s'agenouilla, posa sa main gauche sur le liquide chaud et gluant, puis commença sa lecture en ânonnant :

« Sanguis mane ut te sicut fecit Christus in sanguis mane in tua vena sicut Christus in sua poenet sanguis mane focus sicut quando fuit crifixus »<sup>2</sup>.

La vieille Mathilde entrouvrit une paupière, semblant reprendre ses esprits. Gronda, de colère plus que de douleur. Quel gadin ! Les petits voyous ! Elle s'ébroua. Rien de cassé. Elle s'en tirerait une fois encore, la carne était solide. Puis elle leva le regard vers le visage crispé penché sur elle. Elle entendit la formule, sembla même la reconnaître tandis qu'Hervé finissait sa troisième récitation. Ses yeux s'arrondirent. Elle cria d'une voix rauque et grave :

- Non, non, *pas entre nous* ! Non, non !

Surpris, Hervé retira vivement sa main gauche. Il y ressentit une forte douleur. Regarda la plaie. Le sang avait cessé de couler... *Il avait le don !*

Mais la vieille Mathilde s'était violemment rejetée en arrière, les pupilles dilatées d'une indicible horreur. Elle répéta, mais d'une voix suraiguë et désespérée :

- Pas entre nous, *maldit* ! Pas...

Elle avait déjà perdu son reste de raison quand son cœur affolé se cabra dans un dernier hoquet...

*Clermont, 14 septembre 2003*

---

<sup>2</sup> Cité par Hugues Berton, « Sorcellerie, croyances et superstition » Serest, 1993.

# **On ne fait pas d'omelette sans casser...**

- Oh, non, ce n'est pas lui. Je suis sûr qu'elle l'a...

Mais la brave femme n'osa pas aller au bout de sa phrase.

Pourtant, son interlocutrice avait très bien saisi l'allusion. Car Antoinette Mézard n'était pas venue la voir par hasard. Son mari, son Étienne, si doux, si tendre, si attentionné jusqu'à si peu, qui la délaissait... Pas d'autre explication possible : il avait une maîtresse, elle en était sûre. Et pour qu'un homme aussi indifférent aux autres femmes jusqu'alors changeât d'attitude si brusquement, il n'y avait pas trente six solutions. A coup sûr, son Étienne s'était fait mettre le grappin dessus d'une façon pas très catholique...

- Vous en êtes certaine ?

- J'en mettrais ma main à couper !

- Ne dites pas ça ! Jamais ! Ça porte malheur !

- Le malheur, j'y suis déjà ! C'est pour me l'enlever, que je suis là.

- Vous voudriez donc que je...

Antoinette resta muette, mais leva vers Catherine un regard si implorant que sa réponse était évidente.

- Vous savez, il y a des dangers... reprit Catherine, prudente.

- Je m'en fiche, j'aime trop mon Étienne pour le regarder partir sans rien faire.

- Mais vous êtes sûre que ce n'est pas vous qui avez changé ?

- Oh non, c'est bien lui, qui, qui...

Elle rougit et baissa les yeux :

- C'est bien lui qui m'évite maintenant, alors que jusqu'à présent...

- Vous ne lui auriez rien dit, rien fait – ou pas fait...

- Non, non, je vous assure, ça fait vingt ans que nous sommes mariés, pas un accroc, pas un nuage, jamais une dispute, et puis tout d'un coup, au retour d'un voyage qu'il a fait pour le travail, je ne l'ai plus reconnu. Il était tellement changé, mon Étienne !

- Bon, vous êtes décidée, quels que soient les risques ?

- Oh oui, de toutes façons, sans lui, la vie ne vaut plus rien.

- Écoutez, c'est une décision grave, quand même. Je vous laisse réfléchir. Je ne veux pas que vous

fassiez ça sur un coup de sang. Revenez dans une semaine, à tête reposée, d'accord ? Et surtout essayez de voir s'il n'y a pas quelque chose dans votre comportement qui... Allez, rendez-vous mardi prochain. D'ici là, j'aurai vu moi aussi ce que je pourrais éventuellement faire !

Sur le seuil, éperdue de reconnaissance, Antoinette faillit embrasser Catherine.

- *Bien, bien*, murmura celle-ci en refermant sa porte.

Sur son chemin, Antoinette se parlait toute seule :

- Au moins, en voilà une qui est prudente, c'est plutôt rassurant ! Que cette semaine va être longue, mon Dieu !

Effectivement, Antoinette attendit son mardi entre deux nuages, tantôt folle d'impatience, tantôt dans l'exaltation d'une prochaine délivrance.

Mardi après-midi. Antoinette est au bord des larmes quand elle sonne chez Catherine.

- Il ne m'adresse plus la parole que du bout des lèvres ! jeta-t-elle sans même dire bonjour. Aidez-moi, je vous en supplie.

Catherine, cette fois, se laissa convaincre.

- Bon, c'est d'accord. Seulement, il faut me promettre de vous conformer strictement à tout ce que je vais vous demander.

- Oui, oui, bien sûr, rien ne sera pire que ce que je supporte en ce moment.

- J'ai bien recherché. Il m'est déjà arrivé de traiter un cas comme le vôtre. Il faut d'abord arriver à captiver l'attention de votre mari, autrement que par des pleurs ou des plaintes, il n'y a rien de plus agaçant. Il faut trouver un moyen pas courant, mais pas dangereux.

- Je suis prête à tout, coupa la malheureuse.

- Je ne vais rien vous demander de terrible, simplement d'être un peu... extravagante.

- Je vous écoute.

- Bien. En réalité, ce n'est pas très difficile. Tous les soirs, pendant neuf jours précisément, au moment de vous coucher, vous lancerez un œuf frais au plafond, suffisamment fort pour que le jaune colle au plafond. Puis vous récitez à voix basse les prières que je vais vous donner, vous vous coucherez en lui tournant le dos, sans lui parler, jusqu'au lendemain matin. Et surtout, vous ne lui dites rien à ce propos dans la journée.

Au fur et à mesure, Antoinette ouvrait des coquards hébétés.

- Mais – mais vous me prenez pour une idiote, ou quoi ? Il va me prendre pour une folle !

- Vous voyez, vous n'êtes pas tout à fait prête...

- Mais, jeter un œuf frais au plafond...

- Écoutez, je ne vous oblige pas, moi. Mais si vous n'y croyez pas, allez donc voir cette personne de ma part et parlez-lui de moi. Vous verrez bien...

Et Catherine raccompagna Antoinette à la porte en lui glissant dans la main une petite carte sur laquelle elle avait griffonné une adresse.

- *Quelques jours encore, et elle sera mûre*, marmonna Catherine. L'autre avait réagi de la même façon. Toutes les mêmes...

Antoinette rentra chez elle complètement dépitée. Sans même regarder la carte, elle l'avait chiffonnée dans la poche de son imperméable.

- Des œufs au plafond ! N'importe quoi ? Je n'en suis pas arrivée là, tout de même.

Une semaine passa, et Antoinette ruminait sa déception. Ce ne furent certes pas ses yeux rougis et sa mine défaite qui rapprochèrent le brave Étienne.

Effectivement, il n'était pas méchant. Bon bougre, semblant toujours content, toujours d'accord. Distant seulement. Depuis trois mois, il s'était seulement « éteint » progressivement, glissant doucement d'une humeur égale à l'indifférence. Pas un mot plus haut que l'autre, pas de geste déplacé, pas de mesquinerie gratuite, non. Pas un mot tout simplement. Et des absences, il est vrai, de plus en plus longues...

Antoinette se rongait les sangs, sans rien pouvoir faire. Des œufs au plafond ! Une araignée, oui !

Mais le désespoir fut plus fort que la raison. Elle résista vingt-deux jours d'enfer et vingt-et-une nuits d'insomnie. Puis un soir, elle n'y tint plus.

- Après tout, je peux bien essayer, ça ne coûte rien.

Elle se leva d'un bond et alla fouiller dans la poche de son imperméable.

Étienne, fort étonné, se leva à son tour et la surprit, échevelée, livide, au milieu de l'entrée, en train de défroisser un bout de papier.

- Ca ne va pas ? ne put-il se retenir de demander.

Antoinette sursauta et refroissa la carte, l'air de rien.

- Si si, très bien, ce n'est rien.

L'époux retourna se coucher sans plus de question. Mais Antoinette, en se faufilant dans ses draps, se fit la réflexion :

- Mais, il vient de me demander si j'allais bien.. Depuis si longtemps qu'il ne me demandait plus de mes nouvelles, alors « qu'avant » j'y avais droit deux à trois fois par jour... Mon Dieu, mais peut-être que Catherine a raison... Ça pourrait marcher...

Toute excitée, elle ne s'endormit qu'au matin. Mais quand elle se leva, elle était bien décidée à aller voir la personne recommandée par Catherine.

Son premier geste fut de défriper la carte et de la lire.

- Madame Q... ! Pas possible ? Une dame comme ça, elle a fait appel à une... et elle accepte de témoigner... Mais alors...

Toute honte bue, elle se dirigea vers l'adresse indiquée. Il lui fallut relire deux fois sa carte, et la plaque de cuivre qui portait le nom du Docteur Q... ancien interne des hôpitaux de Paris.

Une secrétaire en blouse blanche vint lui ouvrir. Elle lui proposa immédiatement un rendez-vous avec le docteur. Antoinette rougit :

- Euh, non, pardon, c'est Madame que je souhaite rencontrer.

- Madame ? cingla la secrétaire en haussant le sourcil. Elle vous connaît ?

Antoinette se recroquevilla, puis pensa à son Étienne.

- Non, mais dites-lui que je viens de la part de...

Puis elle se ravisa, plongea la main dans sa poche. Elle se maudit d'avoir réduit la carte de Catherine en boule et murmura :

- Vous n'auriez pas un bout de papier et un crayon, s'il vous plaît.

La jeune femme fouilla derrière son comptoir, puis lui tendit une feuille d'ordonnance et un stylo à bille, comme si elle donnait la charité à un lépreux.

Antoinette griffonna quelques mots, plia le papier en trois et le tendit à la secrétaire. Celle-ci fit un demi-tour sec et se dirigea vers une porte estampillée « Privé ».

Il dut se passer deux minutes au maximum avant que la porte ne se rouvrit. Trente secondes de plus, et Antoinette mourrait d'apoplexie. Mais la secrétaire réapparissait, beaucoup moins fière, suivi d'une femme minuscule, aux cheveux grisonnant soigneusement ramenés en chignon, à l'air à la fois doux et décidé.

- Bonjour, Madame Mézard, entrez, je vous en prie.

Et elle lui serra chaleureusement la main, sous les yeux ahuris de la secrétaire. Antoinette fut conduite presque malgré elle dans un petit salon adorablement décoré et priée de s'asseoir.

- Alors, c'est Catherine qui vous envoie, mon petit...

Antoinette fut immédiatement conquise par ce ton affectueux et protecteur.

- Ne m'en dites pas plus, reprit madame Q... Entre femmes délaissées, il faut s'entraider. Elle m'a rendu mon mari, et je lui ai promis que si je pouvais lui rendre service... Que puis-je faire pour vous ?

Antoinette en suffoquait de bonheur. Si ça marchait avec une femme de médecin, alors, pour elle...

- Oh, je voudrais simplement que vous me disiez ce que Catherine vous a dit de faire.

Madame Q... s'exécuta de bonne grâce.

- Vous savez, nous étions à la campagne, avant d'être en ville. Il ne faut pas se fier aux apparences, dit-elle en tirant sur ses genoux une jupe sortant à l'évidence de chez un grand faiseur. Et chez nous, quand on a tout essayé...

Eh bien oui, il m'a fallu jeter des œufs au plafond ! Mon mari a cru que je devenais folle ! Vous imaginez le scandale ? On venait de s'installer ici, il venait de racheter la clientèle... Oh tout ça lui est un peu monté à la tête, Passer des femmes rustiques de la campagne aux bourgeoises des beaux quartiers... Parmi toutes ces désœuvrées, il y en a une qui a jeté son dévolu sur lui. Une grande et belle fille, vous comprenez. C'est qu'il est bel homme, mon Étienne, dit-elle rêveusement...

Antoinette sursauta – *incroyable, c'était un signe !*

- Mais il ne pouvait se payer le luxe dès notre arrivée de faire interner sa femme ! Alors, dès le troisième jour, très inquiet, il a bien été obligé de s'intéresser de nouveau à moi. J'ai tenu bon, il a vraiment eu très peur, puis il a compris que la faute lui en incombait... Ah, il m'en a coûté, de le tenir à distance pendant une semaine, moi qui ne rêvais que de me jeter à nouveau dans ses bras. Mais le jeu en vaut la chandelle. Et comme il a un très bon fond, il a compris son erreur, m'a demandé pardon et a rompu<sup>3</sup>...

---

<sup>3</sup> Procédé authentique, collecté par Hugues Berton, président de la SEREST, Société d'études et de recherches des survivances traditionnelles et publié dans "Formes et structure des thérapeutiques traditionnelles".

Et malgré toute la maîtrise dont elle avait fait preuve jusqu'à présent, madame Q... ne put s'empêcher de siffler :

- ...D'avec *cette femme* !

- Oh madame, comment pourrais-je vous remercier...

- Eh bien d'abord, mon petit, en gardant la plus absolue discrétion sur ce que je vous ai confié. Et ensuite, à votre tour, quand Catherine vous sollicitera...

La tête de la secrétaire, quand madame Q... embrassa Antoinette comme du bon pain en lui souhaitant :

- Bon courage, mon petit !

Antoinette, tout excitée, se rendit illico chez Catherine. Qui n'était pas là. Il lui fallu revenir quatre fois. Le sixième jour enfin, la porte s'ouvrit.

- Ah, c'est vous ? Je ne vous attendais plus. Entrez, je vous en prie ! Alors, où en sommes-nous ?

- Je viens chercher les prières !

- Mon Dieu, comme ça, de but en blanc ? Que s'est-il passé ?

- Rien, mais je suis allée voir madame Q... comme vous me l'avez conseillé, et ...

- Et vous êtes prête à essayer.

- Oui, cria presque Antoinette.

Celle-ci partie, Catherine se frotta les mains. Un succès de plus en perspective...

Le soir même, l'épouse trompée balançait son premier œuf au plafond, marmonnait ses prières et tournait résolument le dos à son mari. Mutisme total le lendemain.

Étienne contemplait sa femme d'un air interrogateur, mais ne disait rien.

Deuxième soir, deuxième œuf. Rien.

Au sixième jour, pas le moindre frémissement d'intérêt de la part d'un Étienne placide, qui se contente de hausser les épaules avec commisération.

Elle se précipite chez Catherine, folle d'inquiétude.

- Neuf jours, madame Mézard, il faut tenir neuf jours, autrement ça ne marche pas, et ça peut même se retourner contre vous si vous arrêtez avant. Je vous avais prévenue ! Tenez neufs jours, allez, ça n'a jamais raté, ce truc-là, il n'y a pas de raison.

Mais le soir du neuvième jour, il ne s'est toujours rien passé. Inutile de dire qu'Antoinette est au bord du gouffre. C'est ce soir ou jamais. Les restes des

œufs sèchent lamentablement au plafond. De toutes ses dernières forces elle jette le dernier, qui cogne le plafond avec un bruit mat et retombe au sol, la coquille à peine entamée.

*Un œuf dur !*

Antoinette frissonne et vacille. *Ça peut même se retourner contre vous !*

Étienne ouvre enfin la bouche :

- Ben oui, j'en ai un peu marre de tes lubies, là, tu comprends. Que tu me fasses l'hôtel du cul tourné en psalmodiant des insanités, passe, mais pas question que je te laisse dégueulasser indéfiniment le plafond comme ça !

Antoinette écarquilla les yeux d'horreur, puis s'écroula.

Quand elle se réveilla, elle était allongée dans un lit métallique. Une infirmière s'activait en manipulant des cachets. Un homme en blouse blanche entra, s'assit à côté d'elle, lui prit la main et commença à lui parler d'une voix douce.

Et le peu de raison qu'il lui restait s'envola...

Deux jours après, Étienne passa un coup de fil laconique :

- Faudra juste repeindre, mais c'est bon !

A l'autre bout, une belle blonde raccrocha en souriant :

- Elles finissaient par m'énerver, toutes ces bonnes femmes ! Mon mari par ci, mon mari par là... Et moi, alors, j'ai bien le droit d'être amoureuse, non ?

*Clairfond-Merrand, 4 mai 2005*

# Les yeux

Par une de ces banales fins d'après-midi maussades qui caractérisent le dimanche des gens désœuvrés, je me préparais à regagner ma garçonnière. Mes rêveries mélancoliques m'avaient conduit assez loin du centre ville. Il devenait urgent de trouver une table hospitalière avant la tombée de la nuit.

Je me hâtais vers une grosse artère. Machinalement, je montai dans un autobus. Mon regard se promenait avec désintérêt sur les autres voyageurs. Je ne cherchais ni l'aventure ni le contact, toujours préoccupé par mon repas du soir.

Quand mes yeux furent attirés par un garçon de pauvre apparence, visiblement accablé par le destin. Vêtu comme d'un sac, sans grâce ni couleur, simplement pour ne pas être nu. Yeux flétris, bouche amère, mains nerveuses et démarche alanguie... Je reconnaissais cet état pour l'avoir subi souvent. E conduit par une belle au matin, verbalisé à midi, sans le sou pour demain... Là-dessus, rater sa station vous semble la fin du monde !

A regarder de plus près, il avait l'air bien abattu pour un simple chagrin d'amour. *Tiens, il a les yeux*

*verts, comme moi.* Si las, si pleins d'une profonde détresse que je ne pus en détacher mon attention.

En le détaillant, je remarquai sa corpulence, et son visage, à peu près semblables aux miens. Décidément, ce pauvre gars poussait bien loin la ressemblance. Jusqu'à l'insolence de m'infliger un portrait anticipé de ma propre déchéance. Il s'aperçut que je le dévisageais avec insistance. Il me regarda droit dans les yeux. Je fus ébranlé par l'immense cri de désespoir qu'il poussa muettement à mon adresse. Mais, déjà apitoyé par mon propre sort, je ne pus esquisser le moindre sourire de compassion. Son air de chien battu faisait naître en moi je ne sais quel sentiment de mépris. Et je me surpris, mâchoires crispées, moue dédaigneuse, à lui jeter des regards gratuitement agressifs. Ses épaules se tassèrent un peu plus...

Le bus roulait toujours, les lumières de la ville se reflétaient déjà sur ses vitres. La foule indifférente montait et descendait à chaque arrêt. Mais nous étions seuls désormais. Moi, tel un roide guerrier, tenant la barre verticale de maintien comme une hallebarde. Lui, passeur en naufrage, se raccrochant des deux mains à la sienne comme à une gaffe salvatrice. Prêt à débarquer à chaque station, en même temps qu'il me cherchait d'un oeil torve.

Il fallut bien descendre. Je crois qu'il prit peur soudain, et se décida au hasard. Je lui emboîtai le pas aussitôt. Il marcha normalement, d'abord inconscient de ma présence. Mais, tournant la tête pour traverser, il m'aperçut et frissonna brièvement. Le maléfice se prolongeait. Il reprit son chemin d'un pas mal assuré et rapide, un peu comme un papillon de nuit. Peu à peu, nous nous éloignions du centre-ville. Les passants se raréfiaient, les lumières pâlissaient. Bientôt, seuls quelques rares réverbères éclairèrent notre poursuite.

Plus sa démarche était hésitante, plus mes pas étaient sûrs. Je me plaisais à faire claquer ostensiblement mes talons sur le trottoir. Ce bruit régulier et obsédant semblait l'effrayer au plus haut point, comme un clou martelé inexorablement dans son âme éperdue. Plusieurs fois, il tourna la tête, donnant l'impression bizarre d'un monstre blafard marchand à reculons. Ses traits se creusaient un peu plus à chaque fois, l'homme vieillissait à chaque pas. Mais il semblait désormais résigné, comme acceptant sa sinistre destinée. Son attitude toute entière était une invite à le suivre, le poursuivre, l'accabler, le soumettre.

Et je sentais croître en moi une monstrueuse volonté de domination. Inexplicablement, je ne fis rien pour me raisonner. Une pulsion inconnue

m'incitait violemment à prendre possession de ce corps offert, puisque j'avais hypnotisé cet esprit égaré. A chaque réverbère, quand mon ombre dépassait son pas, il accélérât désespérément l'allure... mais quand la sienne s'étalait sous mes pieds, ceux-ci s'y plantaient comme des griffes dont chaque coup semblait le faire fléchir.

Bientôt, nous arrivâmes sur les quais désert du canal. Il courait presque à travers l'obscurité. Soudain, il se retourna. Et me fit face, comme une proie acculée. Son visage était déformé par une peur innommable. Je m'arrêtai net, brutalement conscient de mon attitude insensée. Je n'entendais plus le souffle du vent, le clapotis du canal s'était tu, un silence opaque nous enfermait de toute part.

Combien de temps dura cette ultime confrontation ? Une seconde, une nuit, une éternité - juste le temps pour moi de revenir à la réalité. Et pour sa volonté affaiblie de vaincre ses dernières appréhensions.

Paralysé par l'horreur de ce visage blafard, je ne pus faire un geste de sympathie à son égard. Il était d'ailleurs trop tard. Son visage se détendit brusquement. Je me retrouvai face à moi-même. La nuit était si pesante que je n'entendis rien des imprécations qu'il murmura. Je ne pus distinguer que quelques mots - *merci - enfin - pardon - malédiction...*

Tétanisé, je le vis se précipiter dans le canal. Les eaux immondes et glauques l'engloutirent sans le moindre bruit.

Je restai hébété, sans pouvoir remuer la moindre paupière. Un pauvre clochard m'a secoué à l'aube ; sa rude accolade m'a sorti de mon abrutissement. Quelques siècles ont dans la nuit alourdi mes épaules. Ma démarche est celle d'un misérable, ma vie désormais n'est qu'attente. Simple maillon d'une chaîne maudite et infinie, j'espère et je redoute désormais les yeux qui m'imposeront, à mon tour, l'ultime délivrance...

*Paris, 1972 ; Clermont, 1997/2002*

Ces nouvelles ont été écrites par Philippe Bucherer et sont sous copyright.

Prochainement, L'association SEREST espère publier un recueil de textes de cet auteur.